

subies : la réédification du temple s'acheva ; sur l'amende formidable infligée aux Phocidiens sacrilèges, on prit de quoi réparer le matériel sacré et refaire des copies des offrandes les plus anciennes et les plus célèbres ; on s'occupa également de reconstituer les archives sacrées, et Aristote ne dédaigna pas de collaborer à cette tâche pieuse. Et quoique, dans l'anarchie du iv^e siècle, « l'ombre qui est à Delphes », comme disait Démosthène, eût achevé de ruiner son crédit, quoique dans la Grèce maintenant asservie, l'oracle se trouvât définitivement dépouillé de tout rôle politique, pourtant si grand et si illustre était le nom de Delphes que longtemps encore le sanctuaire vécut sur le souvenir de sa gloire passée : comme on l'a dit, « on continua à lui rendre hommage par coutume, par bienséance, vanité, politique ou superstition ¹ ». Le troisième, le second siècle avant J.-C. furent donc pour le sanctuaire delphique une époque de remarquable prospérité : les inscriptions, plus nombreuses pour cette période que pour toute autre, attestent l'immense popularité de Delphes et l'étendue de ses relations. Les successeurs d'Alexandre, Lagides et Séleucides, rois de Pergame et de Bithynie, ne sont pas moins empressés à se concilier la bienveillance d'Apollon Pythien que celle d'Apollon Délien, et comme à Délos, le sanctuaire paie leurs magnifiques offrandes de ses décrets honorifiques et de ses statues. D'un bout à l'autre de la Méditerranée, des rivages de la Thrace et de la mer Noire à ceux de la Syrie et de l'Égypte, des cités d'Asie Mineure aux villes de la Grande Grèce, de Smyrne et de Chios jusqu'à Syracuse et à Marseille, dans les colonies florissantes, dans les

1. Foucart, *Mémoire sur Delphes*, p. 204.